

ZORAN ŽIVKOVIĆ

L'ÉCRIVAIN FANTÔME

**TRADUIT DU SERBE
PAR GOJKO LUKIĆ**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : *PISAC U NAJAM*
ÉDITEUR ORIGINAL : ÉDITIONS PAIDEIA
ISBN ORIGINAL : 978-86-7448-455-5
© ZORAN ŽIVKOVIĆ, 2009

ISBN : 978-2-35176-300-1
E-BOOK : 978-2-35176-301-8
© GALAADE ÉDITIONS, 2014, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

COUVERTURE : SÉBASTIEN
ILLUSTRATION : MARK D. ADAMS / ARCANGEL IMAGES

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE : NEBOJŠA BABIĆ

GALAADE ÉDITIONS
43, RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

Si le début du courriel n'avait pas été rédigé en ces termes-là, je l'aurais sans doute immédiatement supprimé. Longtemps, j'ai gardé presque tous les messages et je répondais à la plupart d'entre eux, mais j'ai fini par revenir à la raison. Désormais, je ne conserve que ceux qui me semblent importants. J'ai toujours moins de temps. Cependant, quel écrivain peut résister à la flatterie, fût-ce celle d'un admirateur anonyme ?

Monsieur,

Je suis un fervent amateur de votre prose. C'est pourquoi j'aimerais vous faire une proposition d'ordre professionnel. Souhaitez-vous que je vous la soumette ?

*Très respectueusement,
Un admirateur*

J'ai créé un nouveau dossier, que j'ai intitulé *Admirateur* et j'y ai placé le courriel sous le titre *Admirateur 001*. Non pas que je m'attendisse que le nombre de messages échangés avec l'admirateur inconnu atteignît trois chiffres, mais c'est de cette façon que j'avais normalisé mon archivage du courrier électronique. Tout correspondant se voyait d'emblée attribuer le nombre 001. Peu d'entre eux avaient atteint le 010. Le premier chiffre n'a dépassé le zéro que dans la correspondance avec quelques amis.

Pour ce qui est de l'un d'eux on est si près de 999 qu'il sera bientôt nécessaire d'adopter un nombre à quatre chiffres. Afin que l'archive reste unifiée, tous les autres devront être précédés d'un zéro supplémentaire. Même à l'aide d'un programme efficace, renuméroter les fichiers va me demander au moins deux jours de travail. Il y a peu, j'ai été stupéfait de constater que plus de six mille trois cents courriels répartis en quatre cent soixante-dix dossiers se sont accumulés au cours des années. Mais il n'est pas de raccourci qui tienne quand on souffre d'un sens de l'ordre hypertrophié. Sur ce point je ne suis pas revenu à la raison et je me demande si j'y reviendrai jamais.

L'adresse électronique de mon admirateur ne m'apprenait rien : *admirateur@gmail.com*. Il l'avait manifestement choisie de façon à en dire le moins possible sur son compte. Il est même possible qu'il ne

l'utilise que pour communiquer avec moi. Voyons, avant tout, à quel point il tient à garder secrète son identité.

Estimé Admirateur,

Je ne pourrais avoir envie de connaître votre proposition que si je savais de qui elle me vient. Je n'ai pas pour habitude de me lancer dans des affaires avec des gens dont j'ignore jusqu'au nom, même si ce sont de « fervents admirateurs de ma prose ».

Cordialement,

Votre Auteur

Deux minutes et demie plus tard, les trois enceintes, posées sur une large planche vernie placée entre le radiateur et la fenêtre derrière mon bureau, ont fait entendre un nouveau coup de gong. Depuis que mon ordinateur signale de la sorte l'arrivée des courriels, cela me facilite bien la vie. Auparavant, j'avais le sentiment d'être en possession d'un téléphone qui ne sonnait pas et dont il fallait de temps à autre décrocher le combiné pour vérifier si quelqu'un ne cherchait pas à me joindre.

Même si je savais que l'analogie n'était pas pertinente – un téléphone muet m'aurait fait manquer un appel, alors que le message électronique allait m'attendre durablement dans la boîte à lettres

virtuelle –, de plus en plus souvent, j’interrompais brièvement ce que j’étais en train de faire pour aller vérifier si je n’avais pas reçu de message. Je me faisais la remarque que mon comportement n’était pas raisonnable – pour ne rien dire de la perte de temps et de concentration –, mais qui se rend à la raison d’une sage voix intérieure ?

Or au moment où mon impatience avait pris des proportions gênantes, me poussant à interroger ma messagerie à des intervalles d’à peine trois minutes, celle-ci a été pourvue d’un signal sonore. Ce qui ne m’a pas tout à fait ramené à la raison. Et d’un, je montais beaucoup trop le son des enceintes afin de pouvoir l’entendre même lorsque je n’étais pas dans mon bureau. Si j’y étais, et c’est là que je passais le plus clair de mon temps, non seulement je sursautais à chaque coup de gong mais parfois – surtout quand j’étais absorbé par l’écriture – je bondissais de ma chaise. Et de deux, si le gong tardait à se faire entendre, je cédaï à la tentation de vérifier tout de même si je n’avais pas reçu de message, en me persuadant que les ordinateurs, tout comme les gens, sont faillibles, bien qu’il ne me soit pas arrivé une seule fois de trouver un mail non annoncé.

Très Estimé Auteur,

Il ne m’est malheureusement pas possible de dévoiler mon identité. Vous en comprendriez la raison si vous

*me permettiez de vous soumettre ma proposition.
Vous n'avez rien à perdre à en prendre connaissance.
Si vous l'estimez inacceptable, je ne vous importunerai plus.*

*Cordialement,
Votre Admirateur*

J'ai laissé mon regard se perdre entre les feuilles recourbées du dragonnier qui frémissaient dans d'insensibles courants d'air. La plante poussait dans un grand pot à fleur en laiton posé entre l'enceinte du milieu et celle de droite. L'entrelacs vert me cachait partiellement la vue, mais brisait également la monotonie d'un ciel bleu matinal qui remplissait l'espace de la fenêtre. C'est là que je laisse flotter un regard absent chaque fois que, en écrivant, j'ai besoin de rassembler mes pensées.

Mon Admirateur a raison. Je n'ai rien à perdre en le laissant me présenter sa proposition. D'autant qu'il aurait déjà pu me la dévoiler. Ce qu'il ne désirait pourtant pas faire sans ma permission. Il faut répondre convenablement à cette politesse, même si j'ignore de qui il s'agit. En tout cas, il est évident que ce n'est pas un désœuvré dépourvu de savoir-vivre. La façon dont les gens s'expriment révèle nettement ce qu'ils sont. Il s'agit ici d'une personne rompue au comportement policé. Deux courts messages suffisent pour s'en convaincre.

En outre, le son du gong me manque. L'été est la période où je reçois le moins de mails, ce qui n'est pas fait pour plaire à l'accro – même repenti jusqu'à un certain point – que je suis devenu. Je tiens là l'occasion de compenser un peu le reflux. À défaut de mieux, une brève correspondance avec un inconnu fera l'affaire. Aucun risque que cela me perturbe dans mon travail. D'ailleurs, sur ce chapitre, on ne peut pas dire non plus que ce soit la marée haute.

Estimé Admirateur,

J'attends votre proposition.

Bien cordialement,

Votre Auteur

Moins d'une minute plus tard, le gong s'est fait entendre.

Très Estimé Auteur,

Je vous sais gré de votre bienveillance.

*La proposition que j'ai à vous faire est simple.
Accepteriez-vous d'écrire un roman pour moi ?*

Cordialement,

Votre Admirateur

Je ne pouvais être aussi rapide que l'Admirateur. Contrairement à moi, il ne prenait manifestement pas le temps d'archiver notre correspondance. Sans doute le ferait-il ultérieurement. S'il est vraiment ce qu'il prétend être, on peut difficilement l'imaginer en train de supprimer tout simplement les messages qu'il reçoit d'un écrivain dont il admire la prose. Peut-être aurais-je pu moi aussi remettre à plus tard la sauvegarde du mail, mais l'habitude l'a emporté. D'ailleurs, je n'avais aucune raison de me presser.

Estimé Admirateur,

*Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre.
Qu'entendez-vous exactement par « écrire un roman
pour moi » ? Souhaiteriez-vous que je vous dédie mon
prochain livre ?*

*Cordialement,
Votre Auteur*

Aussitôt après avoir envoyé ce message, je me suis rappelé que j'avais tout de même une raison de me presser. Le thé avait dû tiédir. Mon échange épistolaire avec l'Admirateur m'avait tellement absorbé qu'il m'était complètement sorti de l'esprit. Pour n'avoir pas à porter tous les ustensiles dans mon bureau – la petite cuillère, la soucoupe sur laquelle

je pose le sachet, la coupelle avec le jus de citron, le sucrier en verre avec la cassonade —, je laissais ma tasse encore vide sur l'autre plaque, froide, de la petite cuisinière, et me servais quand le thé arrivait à température idéale.

Le meilleur moment pour ajouter le sucre et le citron est celui où le liquide ambré cesse d'exhaler de la vapeur et où aucune fine peau ne s'est encore formée à sa surface. Ce qui se produit entre la onzième et la treizième minute. L'ennui, c'est qu'il m'arrive de plus en plus souvent de trop tarder. Et si l'on tarde trop, non seulement le thé a refroidi, mais il a aussi perdu de son arôme. Après dix-huit minutes, je peux tranquillement le verser dans l'évier. Bien qu'il y en ait beaucoup qui aiment le thé froid, surtout en été, pour moi c'est un sacrilège. Le thé est chaud ou ce n'est point du thé.

À peine venais-je d'entrer dans la cuisine que le gong a retenti dans mon bureau. Je me suis arrêté un instant, hésitant. La curiosité me poussait à retourner à mon ordinateur. Par ailleurs, peut-être pouvais-je encore éviter d'avoir à recommencer toute la cérémonie du thé. J'ai jeté un coup d'œil sur la tasse. Le liquide ne fumait plus et on devinait une pellicule à la surface. Il m'était difficile d'estimer combien de temps s'était écoulé depuis que j'avais versé l'eau bouillante, mais même si cela faisait quinze minutes, l'essentiel de l'arôme devait avoir

été préservé. J'ai donc continué à avancer jusqu'à la cuisinière. Le thé était tout de même plus important. En outre, mon prestige risquait d'être terni si l'Admirateur se disait que je n'avais rien de plus intelligent à faire que de correspondre avec lui. Qu'il attende donc un peu.

J'ai goûté au thé en regagnant ma table de travail. Environ 65 % de ses principales qualités avaient subsisté. L'acidité du citron masquait certains aspects les plus délicats de l'arôme du thé vert, ce qui ne serait pas arrivé si celui-ci avait été un peu plus chaud. Mais bon, ç'aurait pu être pis. Si j'étais arrivé quelques minutes plus tard, j'aurais eu l'impression d'avoir en bouche une limonade insipide.

J'ai remué légèrement la souris pour faire disparaître l'économiseur d'écran, j'ai bu encore une gorgée de thé, puis j'ai posé mon regard sur le nouveau courriel de l'Admirateur.

Très Estimé Auteur,

Excusez mon manque de précision. Je ne pensais pas à une dédicace. J'avais dans l'idée un roman que vous écririez et dont vous me céderiez la paternité.

*Cordialement,
Votre Admirateur*

En clignant des yeux, ce que je fais quand quelque chose me perturbe, j'ai lu deux fois le bref message. Mes doigts s'élançaient vers le clavier pour taper une réponse, mais Félicien m'a gagné de vitesse en sautant sur le bureau. Tout à l'heure, alors que je revenais de la cuisine avec ma tasse de thé, il était couché sur le divan, apparemment plongé dans un sommeil profond. Il ronflait, comme il le fait toujours quand il dort sur le dos. Ses pattes de devant étaient repliées, celles de derrières tendues. Je ne m'étais pas rendu compte que le ronflement avait cessé, et je ne l'avais pas entendu se lever et s'approcher de moi. Bien qu'il eût acquis, depuis tout le temps qu'il vivait avec moi, de nombreuses qualités humaines, il n'avait pas pour autant perdu toutes ses qualités félines. Ses mouvements, par exemple, étaient encore, le plus souvent, silencieux.

J'ai ramené Félicien chez moi au retour d'une de mes promenades habituelles sur le quai, il y a maintenant deux ans, neuf mois et treize jours. Chaton affamé et effrayé, il est sorti des buissons devant moi et a miaulé faiblement. Pouvais-je faire autrement que de le prendre avec moi ? Si j'avais désiré avoir un chat, ce n'est pas lui que j'aurais choisi. Félicien est un bâtard au poil tricolore et aux motifs irréguliers, ses oreilles ne semblent pas symétriques, ses yeux sont toujours chassieux et sa queue se termine en moignon. Plutôt laid que beau.

Il m'a fallu des semaines pour parvenir à le débarasser enfin de ses puces.

Il s'est plus facilement familiarisé avec moi que moi avec lui. Il n'est pas difficile de s'habituer au confort, alors qu'il m'a fallu beaucoup de patience pour me faire aux obligations qu'entraîne un partage de l'espace vital. C'est seulement après avoir entièrement accepté Félicien comme un familier que j'ai compris qu'il était arrivé au bon moment. Pour un peu, je serais devenu un solitaire invétéré qui ne supporte personne auprès de lui.

Félicien s'est immiscé d'une curieuse façon dans mon travail d'écrivain. Tout petit encore, il sautait sur mon bureau dès que, le matin, je m'y installais. Il avait là bien assez de place pour se coucher, mais il commençait par s'étendre sur le clavier. Au début, j'attendais, dépité, qu'il daignât se déplacer pour pouvoir me mettre à écrire. Il tardait à quitter cette place, mais il était hors de question, bien entendu, de l'en déloger. Ç'aurait été de la contrainte, et comment aurais-je pu en user, surtout avec un être aussi proche ?

C'est par hasard que j'ai découvert pourquoi Félicien agissait ainsi. Il désirait obtenir son content matinal de tendresse. Dès que je lui avais fait quelques câlins, il se levait et s'étendait à côté du clavier, me laissant travailler. Avec le temps, c'est devenu un rite du matin. Si pour quelque raison

Félicien manquait d'apparaître sur le clavier, je m'inquiétais d'abord de savoir s'il n'allait pas bien. Selon la recommandation du vétérinaire, je tâtais le bout de ses oreilles pour m'assurer qu'il n'avait pas de fièvre.

Bientôt, la présence de Félicien sur mon bureau, pendant que j'écrivais, m'est devenue précieuse. S'il ne s'y trouvait pas, je pouvais m'attendre à un blocage. Je peinai sur les détails, errais dans les culs-de-sac de la prose ou me mettais même à douter du sens de ce que j'étais en train de faire. Et inversement, pendant qu'il était auprès de moi, tout allait sans encombre. Il me faudra un jour trouver un moyen de le payer en retour pour son aide de quasi-collaborateur. Le moins que je puisse faire est de lui dédier un de mes livres. Peu m'importe de scandaliser quelques puristes du monde littéraire.

Quand, il y a quatre mois et demi, je me suis procuré un ordinateur portable, Félicien en est tombé amoureux dès qu'il l'a reniflé. Le matin, il passe avec indifférence à côté du clavier et va se coucher sur le petit portable que je tiens sur le bureau, même si je ne l'utilise que très rarement. Il continue à y somnoler même après la séance de câlins.

Je n'y aurais vu aucun inconvénient – en effet, cela ne perturbait pas mon travail – s'il n'y avait eu le poids de Félicien. Sous le joug d'une vie confortable,

le chaton fluët d'autrefois s'était transformé en un matou dont c'est peu dire qu'il était imposant. Je m'inquiétais pour le pauvre ordinateur au-dessous de lui, mais je ne le chassais pas de là non plus. Je ne pouvais pas davantage lui enlever le portable. Félicien aurait été terriblement déçu de ne pas le retrouver à sa place sur le bureau.

Je n'avais en fait eu aucune raison d'acheter ce deuxième ordinateur. J'ai cédé à la psychose après une coupure de courant qui a duré trois heures et demie. C'est une chose qui n'arrive que très rarement, mais comme je me trouvais justement en plein élan d'écriture, j'avais décidé que plus jamais pareille épreuve ne me prendrait au dépourvu. Je m'étais laissé déstabiliser par l'idée de tout ce que j'avais peut-être manqué d'écrire pendant cette coupure. Certaines occasions ne se représentent pas.

En revenant du magasin, le portable à la main, j'ai été brièvement en proie à la mauvaise conscience. Je me reprochais d'avoir inutilement dépensé de l'argent alors que le problème pouvait se régler bien plus simplement. On a écrit de la prose bien avant la découverte de l'ordinateur. Toutefois, je savais par expérience que je n'aurais rien obtenu à la manière d'autrefois. À un certain moment, lors d'un voyage, j'ai essayé de me servir d'un bloc-notes et d'un crayon, mais ça n'a pas marché. Après deux heures et demie de torture, tout ce que j'ai fini par obtenir

c'est une première page aux trois quarts affreusement gribouillée. Je l'ai déchirée dans un mouvement de colère sachant que j'aurais passé plus de temps à la déchiffrer qu'à la réécrire. Quand on s'est habitué à une commodité, il est dur de s'en passer.

Comme entre-temps il n'y a plus eu de coupure de courant, le portable servait essentiellement à Félicien pour y faire ses siestes. J'ai fini par y voir une circonstance atténuante. Par me consoler en me disant que l'investissement n'avait pas été tout à fait inutile.

On peut dire que Félicien est un matou éminemment pataud. Parfois il tangué en marchant comme un ivrogne ; quand il se met à courir, il est généralement arrêté parce qu'il bute contre quelque chose de dur ; il se retrouve coincé dans divers recoins sans savoir comment s'en sortir. Une fois, encore petit, en essayant d'attraper un oiseau, il est tombé de la fenêtre du troisième étage, et si cette chute n'a pas eu de conséquences graves, c'est seulement parce qu'elle a fini dans des buissons.

Chaque fois que Félicien saute sur mon bureau, un danger menace. Comme il ne parvient pas à s'arrêter sur la surface polie du bois, il glisse jusqu'au premier obstacle. Qui est le plus souvent le clavier, ou le moniteur, ou l'imprimante, ce qui n'entraîne pas de dommages, sauf un léger choc pour Félicien. Mais il doit en avoir l'habitude. Les ennuis surviennent

lorsque se trouve sur le bureau quelque chose qui lors de sa glissade peut être renversé et répandu.

Je ne compte plus les fois où j'ai dû remplacer la souris ou le clavier endommagés par le thé ou le café d'une tasse qu'a renversée Félicien. Si la moindre idée de le gronder me venait alors à l'esprit, l'expression de son visage me désarmait chaque fois complètement. On ne pouvait que sourire devant ce mélange unique d'ahurissement et de contrition. Et puis, c'était aussi ma faute. Félicien saute toujours sur le bureau du même côté. Si j'avais posé ma tasse de l'autre, rien ne serait arrivé. Il était juste que je paie pour mon imprudence.

Ne prévoyant pas que Félicien allait se réveiller, j'ai cette fois aussi posé la tasse à ma gauche. Seul un réflexe rapide comme l'éclair m'a épargné la catastrophe. Voyant du coin de l'œil la fourrure multicolore surgir sans bruit au bord du bureau, j'ai réussi à saisir la tasse et à la soulever juste avant que le matou n'atterrisse à l'endroit précis où elle s'était trouvée. Quelques gouttes sont tombées sur le bureau, mais ce n'était rien comparé au désastre qu'aurait causé une collision.

J'ai caressé en souriant un Félicien hagard, puis, emportant la tasse à tout hasard, je suis allé à la cuisine chercher des serviettes en papier pour essuyer les traces de thé. J'avais toujours la tasse à la main en retournant à la cuisine pour jeter la serviette

trempée. Je ne l'ai reposée que quand je me suis rassis. Félicien s'en est approché pour la flairer, puis, secouant la tête à cause du parfum du citron qu'il n'aime pas, il s'est dirigé vers le portable.

Estimé Admirateur,

(Dans une version colérique, j'aurais certainement omis ce « estimé ».)

Comment une chose pareille a-t-elle seulement pu vous venir à l'esprit? Et comment, même si je le voulais, pourrais-je vous céder la paternité de mon roman?

Cordialement,

(Cela aussi, je l'aurais sans doute omis.)

Votre Auteur

Je m'attendais à une réponse rapide, et j'ai tout de même sursauté au coup de gong. Parfois, je ne me comprends vraiment pas. Pourquoi ne pas choisir un son moins retentissant? L'offre comprend une multitude de possibilités plus agréables. Le chant des canaris, par exemple, ou le bruissement d'un cours d'eau. Ce bruit tonitruant me donnera un jour un coup de sang. Bien que les chats redoutent le bruit, Félicien supporte celui du gong mieux que moi. Il a juste tourné légèrement l'oreille droite vers les haut-parleurs comme si une mouche venait de

passer en vrombissant, puis il a continué, tout à sa torpeur, à se lécher près du portable ouvert.

Très Estimé Auteur,

D'un point de vue strictement pratique, la chose peut se faire très simplement. Nous passerions un contrat où tout serait stipulé. Il ne s'agirait nullement d'un précédent juridique. Vous vous engageriez à écrire un roman à la paternité duquel vous renonceriez en ma faveur. Devant la loi, je serais le seul auteur de l'œuvre et le détenteur exclusif des droits.

Quant à la question de savoir comment une chose pareille m'est venue à l'esprit, c'est bien plus compliqué. Même si de prime abord ma proposition peut paraître peu honorable, je vous prie de ne pas porter de jugement trop hâtif à mon égard. Croyez-moi, il ne m'a pas été facile du tout de me résoudre à sauter le pas. Si vous avez jamais été écartelé devant une décision grave à prendre, vous pouvez imaginer ce que j'ai enduré.

Il y a un point, cependant, sur lequel je n'ai pas eu d'hésitations. Depuis le début, je savais que si je finissais par risquer l'aventure, vous seriez le seul à qui j'aurais envie de m'adresser. Les autres écrivains ne m'intéressent pas. Pour moi, votre prose est sans pareille. Unique.

*Cordialement,
Votre Admirateur*